Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

154-155 | 2018

Violences et terreurs

Les Vezo du littoral sud-occidental de Madagascar

Les oubliés de la terre ou les enfants adoptifs de la mer-mère

The Vezo of the Southwestern Coastal Region of Madagascar : The Forgotten of the Earth, the Adopted Children of the Sea

Francis Veriza, Suzanne Chazan-Gillig et Barthélemy Manjakahery

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/jda/7337>

DOI : 10.4000/jda.7337

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2018

Pagination : 261-283

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Francis Veriza, Suzanne Chazan-Gillig et Barthélemy Manjakahery, « Les Vezo du littoral sud-occidental de Madagascar », *Journal des anthropologues* [En ligne], 154-155 | 2018, mis en ligne le 15 novembre 2020, consulté le 06 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/jda/7337> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jda.7337>

LES VEZO DU LITTORAL SUD-OCCIDENTAL DE MADAGASCAR

Les oubliés de la terre ou les enfants adoptifs de la mer-mère

Francis VERIZA* – Suzanne CHAZAN-GILLIG**
Barthélemy MANJAKAHERY***

La fabrique de l'ethnicité dans la région du sud-ouest malgache

L'identité Vezo de l'ouest malgache est un produit de l'histoire des migrations internationales et de la domination coloniale. Avant l'arrivée des Européens dans l'océan indien occidental, notamment les Portugais, les Hollandais, les Anglais, et les Français, la population malgache s'identifiait à son groupe social d'appartenance, autrement dit, à son lignage « *firazana* ». Il n'existait pas d'appellations ethniques comme celles qui existent actuellement. Ce sont Antandroy, Bara, Mahafaly, Masikoro et Sakalava qui ont dessiné les frontières territoriales des chefferies locales.

* Département de Géographie/CEDRATOM, Université de Toliara (Madagascar) – Université Bordeaux Montaigne, UMR CNRS 5319 Passages.

Courriel : veriza7724@gmail.com

** Anthropologue IRD, 144 rue de l'Arnel, 34070 Montpellier (France)

Courriel : suzanne.chazan@orange.fr

*** CEDRATOM, Université de Toliara (Madagascar)

Courriel : manjakaheryb@gmail.com

Délimitation des territoires du sud-ouest selon la terminologie accordée officiellement aux groupes d'identités ethniques.

Ce sont les Européens, notamment les Français, qui ont opéré un découpage en partie arbitraire de Madagascar dont l'objectif plus ou moins avoué était de contrôler les territoires de cette « île-continent¹ ». Il y eut tout d'abord les territoires politiques des anciens royaumes formés à la suite de processus migratoires de direction générale sud-nord, suivis de segmentations territoriales autour desquels les groupes différents d'origine, autrefois séparés, se sont intégrés en adoptant en quelque sorte les différences statutaires qui leur ont été imposées par les chefs dynastiques tout en

¹ Nous employons ce terme « d'île-continent » pour signifier la grande superficie de Madagascar eu égard aux petites îles qui la bordent dans le sud-ouest de l'océan indien occidental.

conservant en eux la trace de leurs origines hétérogènes (traditions lignagères). Celles-ci ont varié au cours de l'histoire si l'on se reporte à l'observation des premiers missionnaires Pedro Freire et Luis Mariano² qui ont décrit les modes de vie, les mœurs, les croyances et la langue des populations vivant sur les côtes. De même Robert Drury qui vécut en esclavage a évoqué la pluralité des origines des groupes locaux. Les chefs de lignages résidents des villages des deltas de la Tsiribihina et du Manambolo, informateurs de Suzanne Chazan-Gillig en 1968, ont aussi affirmé que les traditions lignagères auxquelles ils faisaient référence étaient assimilables à des réalités culturelles mémorisées. Ainsi, le chef de lignage d'origine Hirijy de Moravagno au sud du delta du fleuve Manambolo considéré comme étant d'obédience Sakalava expliquait « qu'en réalité, il était d'origine Bara Zafimanely » (Carte p. 262). Le classement des identités d'origine ethnique se serait plus fait sur les ressemblances que sur les différences (Chazan, 1991 : 213-219). De même les observateurs précédemment cités ont remarqué que les différences étaient en rapport avec les pratiques culturelles dites « *fomba* » et avec les conditions géoclimatiques locales. À l'époque de l'esclavage les groupes de population vivaient dans des espaces différenciés. Cette classification première a été plus ou moins reprise par l'administration coloniale qui l'a rapportée au contexte géopolitique des royaumes tel qu'il existait au moment de la colonisation directe. Quand on étudie aujourd'hui le contenu pluriel des origines sociales locales et quand on enregistrait hier les explications données à ces origines, on ne pouvait que constater qu'il s'agissait de l'histoire généalogique précise des groupes sociaux, celle de leurs migrations et segmentations locales qui permettaient d'identifier les nombreuses stratégies qui ont eu cours pour conquérir un statut dans l'ordre des royaumes ou dans l'ordre colonial. Celles-ci remettent en cause les classifications ethniques fixées par l'administration en vue de nouveaux ordonnancements territoriaux.

² Collection des Ouvrages Anciens concernant Madagascar (COACM).

Nous devons donc repenser les différenciations territoriales qui ont été à l'origine du nom des groupes installés sur place. Elles ont considérablement varié, avant la colonisation et après. Autrefois, la population se référait au nom de la dynastie régnante pour désigner le territoire qu'elle occupait, englobant les groupes assujettis. Sous la colonisation et dans le cadre de la politique ethnique du Général Gallieni, premier gouverneur français de Madagascar, l'unification du territoire s'est effectuée par le truchement de la transformation des catégories territoriales qui ont imposé leurs noms aux populations qui occupaient ces territoires. Ces appartenances pérennisées sous la colonisation sont aujourd'hui réappropriées par les Malgaches en référence à l'histoire de la longue durée au cours de laquelle ont été intériorisées et mémorisées les véritables origines des lignages. Nous avons convenu au départ de nos recherches que la fabrique de l'ethnicité a toujours été le produit d'une recomposition sociale à l'intérieur d'espaces politiquement fixés, qu'il s'agisse des temps précoloniaux, de la colonisation ou de l'époque actuelle centrée sur la préservation de l'environnement et la formation des espaces littoraux protégés. C'est ainsi que tous les groupes installés à la marge des territoires royaux, du territoire Mahafaly au sud à celui des Sakalava au nord, ceux qui vivent de la mer, n'étant ni Mahafaly, ni Masikoro, ni Sakalava, sont restés regroupés sous l'appellation de Vezo. Nous considérons le groupe dit Vezo, dans sa définition exclusivement ethnique sakalava, comme ayant été une pure fiction coloniale. Reprenons ce qu'affirme Heribert Adam à propos de l'origine ethnique supposée du groupe Vezo : « Ce serait une représentation, un sentiment d'appartenance qui se serait exprimé dans la langue, la religion (les pratiques cérémonielles) et un territoire commun. Par-dessus tout, les membres d'un groupe ethnique s'imaginent avoir une filiation commune. Il importe de rappeler qu'une telle conscience ethnique est un phénomène historique récent. » (1995 : 90).

Les premières cartes de l'administration coloniale au début du XX^e siècle ont repris les limites des anciens royaumes dont elles ont institué les territoires comme étant les cadres des différences

« ethniques ». L'ethnicité ainsi arbitrairement déterminée est devenue le moyen de la domination coloniale (Schlemmer, 1983). Cependant, il existe des Merina mahafaly, des Tanosy mahafaly, des Vezo mahafaly ou des Betsileo masikoro. Ces doubles références à l'origine des identités renvoient à des alliances internes relatives à un groupe généalogique de parents ayant donné lieu à la fondation d'une lignée qui a partagé l'obligation exogame durant cinq générations. Le second terme identitaire plus global désigne un territoire d'intégration politique reconnu et présenté dans les grandes traditions « *tantarana be* », que l'histoire officielle a reconnu comme représentant une seule et unique identité sociale. La double identité signifie que le groupe a vécu suffisamment longtemps sur un même territoire, qu'il a partagé une même langue, a eu ses sites funéraires et a vécu un même mode de vie fondé sur les mêmes coutumes. Si nous prenons pour exemple l'appellation Mahafaly, elle se rapporte à tout individu qui occupe le territoire du même nom. Mais, cette identité n'est jamais exclusive dans une société où l'obligation exogame fonde l'organisation politique. Il en est de même pour les autres groupes du même territoire. Il existe une confusion permanente entre le nom du groupe et celui du territoire qu'il occupe, lequel est devenu le seul déterminant des identités officielles. Il y a eu un processus général d'effacement des origines lignagères à l'intérieur des territoires qui ont subi des variations selon les contextes historiques locaux et le degré de fixation des populations sur place. La référence identitaire ignorée dans une société patrilinéaire est l'identité des maternels qui n'est pas mentionnée puisque dans l'organisation politique, seuls les pères ont été déterminants des lignes généalogiques continues. Si on se réfère au nom des royaumes, les noms de groupes auraient dû être Andrevola pour les Masikoro, Maroserana pour les Sakalava et les Mahafaly, Zafimanely pour les Bara, Zafiraminia pour les Antanosy. Au lieu de cela, les administrateurs coloniaux ont institué d'autres noms pour éviter une nouvelle guerre entre les descendants de rois et les descendants d'esclaves qui ont été intégrés aux royaumes comme des maternels ou paternels des membres collatéraux de la dynastie

régnante. Leurs descendants ont été considérés comme des métis « *magnanila* » des rois. Ainsi, nombreux sont les sous-groupes de Vezo qui sont, en réalité, d'origines Antanosy, Antandroy, Mahafaly et Bara. Leurs déplacements sur la côte ouest sous la colonisation ont mis en évidence l'absence d'ancêtres réellement communs. En d'autres termes, tous ceux qui avaient soif de « liberté » se retrouvaient dans cet espace d'accueil, là où les migrants ont tissé des liens entre eux sur la terre d'accueil, laquelle est devenue familière, la terre des ancêtres dite « *tanindraza* ». Ils ont tenu compte de l'antériorité de leur arrivée sur la terre (Adam, 1995 : 90 ; Nativel & Rajaonah, 2007 : 10). Le lien particulier qu'ils ont eu avec la terre/mer a permis aux Vezo de s'installer et de se situer les uns par rapport aux autres. Lucile Dubourdieu dans les années 1980 a précisé que le rapport au territoire est « un élément fondamental de la symbolique à travers laquelle se décrivent les rapports sociaux » (1986).

Repenser l'histoire de l'ethnicité à la lumière des discours actuels fait resurgir les conditions de la domination qui a eu cours à l'époque de l'esclavage, à l'époque des royautes et sous la colonisation directe. Elles mettent en scène la manière dont chaque formation sociale concrète se définit depuis le début du XX^e siècle.

Peuple vezo, un peuple « sans souverain » le long du littoral du sud-ouest malgache

Le groupe Vezo fait partie des communautés autochtones de l'ouest malgache. Ce terme représente un ensemble de populations, qui vivent le long du littoral de la côte ouest, de l'activité de pêche en mer laquelle a fortement marqué de son empreinte les traditions et les cultures de ceux qui vivaient sur place. Les Vezo ont appartenu à diverses formations historiques. C'est la différence des modes de vie qui a fait des Vezo ce qu'ils sont aujourd'hui. Les autres distinctions sont secondaires : Masikoro, Sakalava, Tanalana/Mahafaly du Sud-Ouest de Madagascar. Ce sont des groupes semi-nomades de pêcheurs, à la différence des autres habitants qui se sont installés à l'intérieur des côtes et ont vécu de l'agriculture et

de l'élevage des bœufs.

Si « identité » Vezo il devait y avoir, elle serait naturellement complexe car elle remonterait aux temps de la fondation des comptoirs et échelles de commerce qui ont précédé la formation des royaumes Masikoro et Mahafaly où l'on a vu les Vezo s'intégrer plus ou moins aux territoires politiques en formation tout en restant en dehors des conflits qui ont eu cours. Ils ont cultivé une certaine autonomie autour de leur activité de pêche, ce qui leur a conféré une forme de marginalité socio-spatiale. Ils se sont essentiellement répartis sur un espace d'environ 1km de large entre les fleuves du Mangoky au nord et du Menarandra au sud. L'espace de mobilité des pêcheurs vezo le long de la côte s'est étendu de la région de l'Androy (Cap Sainte Marie) au sud jusqu'à la Région du Mahilaka au nord (Majunga). Leur mode d'occupation du sol les a placés à la frontière de deux territoires politiques existants à l'époque précoloniale, celui des Andrevola et celui des Maroseragna. Ce sont les guerres à l'intérieur des royaumes qui ont été à l'origine de la formation de certains villages vezo le long du même littoral évoqué. Une mémoire « identitaire » vezo s'est construite intégrant la pluralité des origines des sous-groupes assimilés à des mobilités internes et des migrations externes. C'est pourquoi, les Vezo peuvent indifféremment se revendiquer de leurs origines bara, antanosy, antandroy, mahafaly ou masikoro. Ces origines plurielles ne veulent pas dire absence d'unité. Les traditions lignagères nous apprennent qu'avant la formation des royaumes, les principaux villages du littoral étaient déjà peuplés par les ancêtres vezo comme le village Anatsono, actuel Saint Augustin, Sarodrano, Lovokampy, Manombo. Ces villages dont les lignages vezo se disent originaires, ont en majorité pour ancêtres des personnes échouées sur les rivages du bord de mer avant leur installation à l'intérieur des terres. Étienne de Flacourt en 1642 avait déjà signalé la présence du groupe Voroneoke à l'embouchure du fleuve Onilahy, dont le mode de vie était basé sur l'exploitation des mangroves et de la mer. Ce lignage dit « *firazana* » fait partie du groupe Vezo. C'est le noyau, formé des Voroneoke, des Tetembola, des Antagnandro, des Antambaha, des

Vazimba, des Mikea, des Tanjoro ou Tavaratse, « ces sous-groupes vezo déjà installés sur le littoral avant l'arrivée des souverains Andrevola et Maroserana dans la région. » (Marikandia, 1988 : 49-68) L'auteur de poursuivre que ces groupes se considèrent et sont considérés comme des « *tompontany* », maîtres de la terre en tant qu'ils étaient les premiers occupants de l'espace du Fiherena, avant l'arrivée des Andrevola. Par la suite, avec l'activité grandissante des ports, sous les royautes et la colonisation, les Vezo se sont définis comme Vezo de Morombe ou Vezo de Toliara. Entre les références d'origine fondées sur l'histoire des migrations à l'époque de l'esclavage et le référent territorial de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècles, s'est instituée une forme de soumission formelle à l'égard des pouvoirs en place, quels qu'ils soient, de manière à préserver l'autonomie marginale engagée dans l'exploitation des ressources du littoral. En jouant selon les règles des territoires politiques des différents royaumes précoloniaux, en s'appuyant sur une territorialité à géométrie variable durant la colonisation, à la frontière des territoires constitués où ils s'étaient installés sur les espaces du littoral, les Vezo ont maintenu contre vents et marée leurs traditions culturelles fondées sur le dépassement de « l'ethnicité » au sens le plus général de légitimités instituées par les rois en termes de statuts lignagers. Des études effectuées séparément à partir de deux corpus d'enquête, – l'un réuni par Suzanne Chazan-Gillig durant les années 1968 et de 2002 à 2018 au nord de la région du Menabe³, et l'autre par Francis Veriza en 2010, docteur de l'université de Toliara dans la même région du Menabe mais au sud sur le « littoral vezo », berceau de l'origine des Vezo⁴, - ont mis en évidence la nécessité de changer de paradigme à propos des origines premières fondatrices d'entités sociales-historiques contemporaines. Les identités rapportées à propos des Vezo remontent bien

³ Chazan-Gillig & Rabe Dimy corpus de 1968 et Chazan-Gillig & Haidaraly de 2002 à 2018.

⁴ Corpus de Francis Veriza en 2010 au sud du littoral vezo entre les fleuves Onylahy au sud et du Mangoky au nord.

entendu aux temps précoloniaux, mais plongent aussi plus avant dans l'histoire des segmentations qui ont eu cours avant même la formation des royautes de la cote ouest malgache. L'origine spatio-temporelle donnée par les Vezo est le village le plus ancien Anatsono à partir duquel se sont produits des processus d'unifications et de segmentations sociales intégrées par le mode de vie de la pêche en mer. L'intégration des groupes de diverses origines a été d'abord et avant tout géographique et économique. Elle s'est transformée en territoires politiques de mer au long du littoral avec la formation des royautes. Les rapports espaces/temps des royautes ont contribué à renforcer les légitimités territoriales acquises au cours du temps par les Vezo, lesquelles sont devenues par la suite les cadres de dépassement des anciens territoires royaux. Francis Veriza montre dans sa recherche doctorale que les Vezo du sud-ouest malgache de Morombé ou de Toliara évoquent d'abord et avant tout leur indifférence à toute forme d'ethnicité politique formellement reconduite durant les périodes, coloniale comme celle de l'indépendance acquise en 1958. Les Vezo ont joué plus volontiers sur les identités que sur les différences de manière à conserver l'autonomie marginale qui a été historiquement la leur en devenant les spécialistes de la pêche en mer. L'identité vezo ne serait donc pas ethnique, mais géo-économique par référence aux territoires de pêche institués dans les traditions lignagères et fixés durablement aux temps des royautes. La distinction vezo de l'époque lointaine du commerce triangulaire viendrait alors de la sélection faite par les traitants entre ceux qui pouvaient supporter le voyage en bateau et ceux qui ont été considérés comme n'étant pas capables de résister physiquement à cette épreuve de la traversée des mers. La qualité de Vezo a d'abord été privative de la condition d'esclave-marchandise fondée sur l'anticipation de la santé de ceux qui pouvaient être chargés comme esclaves dans les bateaux. Ceux qui sont restés vivre sur le littoral sont alors devenus Vezo et ont exploité la mer avec le noyau de Vezo déjà sur place. Le processus identitaire s'est limité au mode de vie lié à la pêche. Par la suite une identité marginale s'est construite vis-à-vis des pouvoirs qui ont émergé sur la base des

migrations qui se sont succédé le long du littoral de l'ouest malgache. Parmi les premiers sites résidentiels, il y a eu Anatsono. D'autres villages se sont multipliés avec l'arrivée des colons. De nouveaux villages se sont formés le long de la côte au nord de la région du Menabe. Les continuités/discontinuités historiques des liens sociaux produits depuis la fin de la royauté et l'arrivée de l'indépendance ont été mises en évidence à propos de la plus récente vague de migrations formée de plusieurs sous-groupes de Vezo. Étant installés sur un même territoire, ces sous-groupes ont partagé les mêmes règles sociales et certains interdits locaux, mais c'est dans la spécialisation de la pêche que résiderait le contenu identitaire vezo. Cette contradiction tiendrait à la position marginale qu'ont eu les populations de pêcheurs vis-à-vis des royautes comparativement à d'autres formations sociales. N'étant pas une « ethnie » ces groupes de pêcheurs vezo ont développé des stratégies de communication et d'échange fondées sur les différences liées à la parenté. Ceci a été vrai de l'époque précoloniale, sous les royautes, sous la colonisation et depuis l'indépendance nationale. La population vezo s'organise plus en réseaux sociaux d'appartenances sociales qu'en formations territoriales.

Reprenons les choses telles qu'elles ont été expliquées par nos informateurs. Les Vezo seraient des migrants d'origines diverses qui ont construit sur place, de toutes pièces, un modèle familial fondé sur l'hospitalité, le partage, la solidarité, les pratiques langagières orales et gestuelles. C'est ainsi que les peuples vezo témoignent de leur identité culturelle commune où s'enchevêtrent les similarités et les différences linguistiques, rituelles, les pratiques religieuses/cérémonielles qui ont participé à la mise en pratique d'un code de comportement adapté aux dures conditions d'exploitation des écosystèmes marins et côtiers. Les Vezo auraient capitalisé une connaissance aigüe de la faune marine et des zones de fréquentation des espèces. Ce savoir empirique en a fait des naturalistes avant la lettre, capables de classer les espèces et les espaces de manière à réguler les modalités d'accès, les usages et la nécessité de s'approprier les territoires marins et leurs ressources. Malgré leurs

différences, les villageois du littoral ont expérimenté les mêmes contraintes historiques des temps de traite, des dominations royales, du pouvoir colonial que les autres catégories de population. Ce qui a fait leur différence, ce sont les contraintes économiques liées à leur spécialisation qui ont accordé une grande importance aux territoires marins associés dont ont dépendu l'occupation de l'espace terrestre limité à 1km du littoral et la distance des « pas géométriques » qui ont fait des littoraux des espaces interdits de privatisation, là où se trouvent justement les actuels villages vezo. Aujourd'hui, les populations de la côte sont confrontées à l'introduction de nouveaux engins de pêche, à l'arrivée de nouveaux collecteurs, à l'installation d'ONG cherchant à créer les conditions d'un « développement durable » par l'installation d'aires marines protégées. Comment la société vezo se transforme-t-elle devant les nouvelles contraintes de différenciations spatiales ?

Nouvelles mobilités

La répartition sociale des Vezo s'organise en deux grands espaces distincts à partir du même lieu d'origine Anatonso (Saint-Augustin). Le premier territoire est formé de Vezo installés sur le littoral du Fiherena entre le fleuve Onilahy au sud et le fleuve Mangoky au nord. Le second espace se compose d'un ensemble de groupes sociaux qui se reconnaissent un même ancêtre fondateur, le Sarà. De formation homogène, les Sara sont différents des Tekaroke, des Tetsivoky, lesquels descendent des Tanalana qui occupent la côte sud-ouest de Madagascar en un lieu connu sous le nom de la plaine côtière Mahafaly, entre les fleuves de l'Onilahy et du Menarandra. Leurs identités d'origine peuvent expliquer le rapprochement de certaines traditions sarà avec celles des Tanalana/Mahafaly. Ils possèdent une seule marque d'oreilles de bœufs, « *tsifotihariva* » qui signifie « la nuit n'est pas claire ». La très forte mobilité géographique des pêcheurs d'origine sara distingue le premier territoire du second. Les entretiens que Francis Veriza a effectués à Ambohibola ont montré que ce village doit être considéré comme faisant partie historiquement d'Anakao, capitale

sociopolitique du groupe en dépit du fait historique attesté de leur origine première localisée à Anatsono, Saint-Augustin et Lovokampy. Le déplacement des Sarà, d'Anatsono à Anakao serait dû à une scission ayant donné lieu à ce que les Sara d'Anakao pratiquent le « *savatse* », une cérémonie où les enfants circoncis sont présentés devant le « *hazomanga* », qui est le pieu commémoratif des sacrifices aux ancêtres dans le village. À la différence des Sarambey, les Sarà ne pratiquaient pas auparavant ce rituel. Malgré cette différence culturelle, les Sarambaye se réfèrent au Grand Sarà d'Anatsono, qui pratiquait le cérémoniel du « *savatse* ». Les Sarà en s'installant à Anakao ont eu pour alliés les Mahafaly/Tanalana, terme qui signifie les gens « *d'alagnana* » de la plaine côtière où ils vivent entre les fleuves Linta et Onilahy, en bas de la falaise. Les Sarà peuvent s'installer n'importe où sur le territoire de leurs alliés Tanalana/Mahafaly. L'autorité et le contrôle de la terre sont restés l'apanage des Tanalana/Mahafaly et cela a rendu possible l'installation de leurs alliés sur les terres non cultivées qui leur appartenaient. Dans le même village d'Anakao il y a également eu des lignages Tekaroke et Tetsivoke d'origine Tanalana, qui ont été assimilés aux Sarà. Les identités multiples des habitants d'Anakao ont fait de ce village le témoin historique de l'assimilation des Sarà aux Vezo malgré leurs différences d'origine culturelle et, Anakao est considéré comme la capitale de la région, un lieu géométrique d'unification des diverses lignées. Tous ces éléments se sont mêlés pour produire en un lieu donné la reconnaissance d'un même nom par des migrants de diverses origines, ce qui montre la complexité des relations qui se sont établies préalablement à l'intégration par assimilation des Vezo.

Depuis une décennie, la population vezo et assimilée commence à migrer vers le sud, à Faux Cap dans la région de l'Androy, pour assurer la survie de leur système de production sévèrement compromis par la diminution des prises. Ils ont entrepris d'étendre leur territoire en « annexant » un espace jusqu'alors relativement sous-utilisé. La migration et la création d'un nouveau village apparaît comme étant la solution prise pour maintenir

l'équilibre des relations population/ressources fortement compromis par l'effet combiné de la diminution des prises et de l'accroissement de la population. De nouveaux sites de pêche sont exploités dans ces villages de création récente. Tout nouveau village d'accueil est considéré comme une sorte de résidence temporaire, le village d'origine restant le pôle de l'ensemble des relations des groupes déplacés dans le nouveau village. Il faut donc relativiser l'aspect migratoire des populations migrantes dites « *mpialine* », qui conservent toujours une relation permanente avec leur village d'origine. Leur mode de regroupement suit fidèlement les affiliations passées entre sous-groupes et les alliances instituées, de sorte que personne n'oublie jamais le contenu divers des origines des ancêtres dont découlent les parentés lignagères localement rattachées à des « *hazomanga* » et aux sites funéraires des différents lignages. Les tombeaux qui réunissent les groupes lignagers multiples autour d'un lignage fondateur représentent un territoire de mobilités spatiales temporelles partagées jusqu'à la fondation d'un nouveau tombeau représentant une segmentation lignagère, au regard des nouvelles alliances fondatrices à partir de la création d'un nouveau tombeau. Le point de départ et d'arrivée des réseaux d'appartenance sociale sont des lignes de mobilités, des « lignes de peuplement » considérées par Jean-Pierre Dozon (1985) comme « une symbolique, une étiologie des ruptures génératrices d'espace/temps » dans le cadre desquelles s'instituent les rapports de parenté relatifs à de nouvelles alliances toujours liées au tombeau précédent. Ainsi, se sont institués des réseaux d'alliance et de parenté étendus du sud au nord des régions du Menabe et du Boina (Chazan-Gillig, 1991). La mobilité se définit comme un va-et-vient générateur de production de nouveaux territoires à l'intérieur desquels se sont instituées des formes de communication liées à la parenté. Une tradition d'origine met en scène les espaces de migrations temporaires étroitement imbriquées dans les alliances formant les réseaux de parenté locaux.

Migrations sur le littoral vezo : vezoïfication du littoral

La mobilité des Vezo est principalement liée à la recherche d'un endroit productif. Le terme de « *mialine* » désigne ceux qui vivent en dehors de leur village d'origine et connote le semi-nomadisme et la grande mobilité des pêcheurs vezo. Ils séjournent quelques jours en fonction de leur réserve d'eau (Koechlin, 1975 ; Marikandia, 1988) sur le lieu de leurs déplacements et installent des campements sommaires confectionnés avec l'aide des voiles et des mâts de leurs pirogues ou encore construisent des cases appelées parapluies « *elo* » qui sont faites de branches d'arbres et de végétaux pour s'abriter de la pluie et de l'humidité matinale. La durée temporaire d'installation dépend du type de rapports maintenus par les groupes de population à l'égard de leur village d'origine. On constate aujourd'hui une nette tendance à l'installation plus définitive des jeunes qui ne reviennent qu'occasionnellement dans leur village natal : pour un décès de leur parent proche ou pour un événement familial important. Cette nette tendance à la sédentarité est liée à des causes extérieures à la vie des villages vezo, qui entraînent de nouvelles formes de déplacement. Depuis 1994, les Vezo d'Ambohivola ont commencé à se déplacer vers le sud en direction de Lavanono et Bevazoa du fait de la fermeture de la lagune d'Ampalaza qui était la capitale économique de la région. Il en est de même des pêcheurs vezo d'Andavadoake qui se déplacent désormais plus au nord du Menabe, vers la région du Maintirano. Ces formes nouvelles d'installation plus longues et quasi-définitives ont conduit les nouveaux venus à établir des rapports sociaux et économiques avec les « *tompontany* » Sakalava au nord dans le Menabe. Les nouveaux campements apparus récemment sur le « littoral vezo » ont tendance à se commuer en villages où les Vezo sédentarisés établissent de nombreux liens de mariage avec les Sakalava. L'alliance est une stratégie d'intégration permettant aux Vezo d'entretenir de bonnes relations avec les autochtones. Ils trouvent ainsi naturellement leur place sur le lieu de leur installation. Partis pour pêcher, les « *mialine* » ont tendance à ne plus revenir dans leur village d'origine allant jusqu'à ne plus apporter leur part à

l'économie domestique de leur famille. Ils deviennent « *mipetsaky* » c'est-à-dire qu'ils sont installés quasi-définitivement ailleurs. Malgré cela, certains pêcheurs déplacés font quand même venir leurs femmes là où ils vivent, bien qu'ils aient par ailleurs déjà contractés des relations d'alliances matrimoniales avec les groupes autochtones ou avec les migrants plus anciens venus d'autres régions de Madagascar.

Outre ces déplacements sur le littoral en direction du sud et du nord à partir de Tuléar, il existe un autre type de déplacement est/ouest. Celui-ci est plus rare, transitoire et se fait en direction des îlots proches des villages d'origine durant la saison « fraîche ». Ces petits déplacements sont assimilables à une double résidence comme c'est le cas à Andranombala, Nosy Hao, Nosy Vé et Andambatihy pour le village d'Andavadoake. Les résultats de notre étude de terrain sont sans équivoque. Il n'existe pas d'installation libre, sans rapports locaux institués sur les lieux des déplacements, surtout quand l'installation est quasiment définitive. Par ailleurs, les installations temporaires des Vezo en direction de zones plus productives sont le fait d'une alternance résidentielle du village d'origine en saison des pluies et ailleurs en saison sèche. Les pêcheurs vezo cherchent le bénéfice d'une plus grande productivité en hiver en suivant le déplacement des espèces de poissons vers les endroits plus chauds dans ces îlots où ils s'installent en saison sèche et qui sont situés plus avant vers le large. Cette double résidence traditionnelle permet d'exploiter temporairement des zones relativement préservées. Ces déplacements temporaires qu'on appelle « *mialine* » et les déplacements plus définitifs désignés par le terme « *mipetsaky* » sont en réalité deux modes de déplacement liés généralement à la diminution des prises quotidiennes et à la recherche consécutive de sites plus productifs.

Le village d'installation est assimilé à une sorte d'annexe du village d'origine, qui continue d'être le pôle distributeur des rapports sociaux des groupes localisés ailleurs. Aucun Vezo n'oublie que le lieu de référence de son groupe social d'appartenance est celui de son village d'origine. C'est l'endroit où se trouvent le pieu

de circoncision dit « *hazomanga* » de sa ligne de descendance et le site funéraire de son groupe d'appartenance, ce qui est considéré comme la terre des ancêtres dite le « *tanindraza* ». En d'autres termes, personne ne rompt ses liens avec sa famille et son groupe d'origine même s'il ne participe plus concrètement à la vie économique domestique des parents restés sur place. À ces migrations le long du littoral du sud au nord et réciproquement d'est en ouest vers les îlots de bord de mer, s'ajoutent de nouveaux déplacements, plus récents, qui sont liés à l'insécurité, aux conditions géo-climatiques avec l'apparition de la sécheresse⁵, et aux nouvelles conditions de protection de l'environnement imposées de l'extérieur pour la création d'aires protégées terrestres comme la forêt des Mikea et la région côtière de Tsimanampesotse. À cela s'ajoute le vol récent généralisé des bœufs qui a entraîné un autre type de migration des villages proches situés à l'intérieur des terres vers la côte. Si les espaces forestiers étaient autrefois et depuis longtemps des lieux d'installation privilégiés des migrants venus des autres régions de Madagascar, Merina, Betsileo, Antaisaka, Antandroy, le littoral vezo et ses ressources marines et côtières sont devenus depuis une dizaine d'années des sites de migrations prioritaires. Nous assistons à une augmentation considérable du nombre des migrants vers les côtes, qui ne sont pas pêcheurs et qui n'ont pas ou peu de connaissances des milieux maritimes. On constate que les migrations du littoral vezo comme les migrations de l'intérieur des terres vers les côtes sont à l'origine d'un même processus d'intégration sociale locale à travers les alliances instituées sur place et la spécialisation des nouveaux venus qui deviennent pêcheurs à leur tour parce que c'est l'activité considérée comme la plus rentable, plus que l'agriculture. Ce processus combiné de rapports sociaux locaux et de spécialisation économique a été désigné par Francis Veriza, dans sa thèse, comme étant l'équivalent d'une

⁵ Outre l'aridité qui y sévit chaque année, de grandes sécheresses apparaissent périodiquement, tous les cinq à sept ans, comme ce fut le cas en 1973, 1979, 1986, 1991-1992 et 2001 : ce sont des climats secs ou semi-arides dans presque toute la région.

« vezoïfication » des modes de vie des régions côtières dans lesquels les migrants autrefois agriculteurs et/ou éleveurs venus de l'intérieur des terres de Madagascar se sont engagés. Depuis un demi-siècle d'indépendance nationale, les Vezo ont investi pour l'avenir de leurs enfants. On sait aujourd'hui qu'ils sont nombreux à être des fonctionnaires d'administration locale, régionale ou nationale. Ils forment aussi une grande partie des cadres bancaires comme à Morondava et sont des financiers locaux. L'émergence sociale, économique et politique spécifique des Vezo est le produit direct de l'indépendance nationale acquise en 1958. N'étant ni dedans, ni en dehors des pouvoirs, les groupes d'appartenance vezo ont joué selon les règles de l'affirmation « ethnique » sur la base même de la négation de ces mêmes identités du fait de la pluralité de leurs origines toujours revendiquées. Ils sont, de manière plus ou moins évidente et manifeste, le lieu d'une inter-ethnicité utile à l'affirmation de leurs réseaux sociaux d'alliances. Précisons cependant qu'on sait que les Vezo ne sont pas les seuls à avoir joué selon les règles de l'inter-ethnicité. Les Tandroy comme les Antaisaka ont utilisé également ce genre de pratiques mais les rapports sociaux dont ils se revendiquent sont différents, plus fondés sur des fraternités sociales que sur des alliances. Leurs modes migratoires ayant été différents, comme le montrent les données d'enquête actuelles réunies par Suzanne Chazan-Gillig dans le district de Belo/Triribihina. (corpus 2002 à 2018).

Conclusion

Le changement systématique de campements n'est pas venu d'une volonté mise en pratique uniquement par les Vezo. Cette mobilité accentue l'insécurité actuelle. La pratique migratoire a toujours été une stratégie des groupes vezo, mais aussi des autres groupes sociaux, pour rester le plus invisible possible face à « l'ennemi ». Guillaume Grandidier dans la préface qu'il a faite à l'ouvrage d'Ambroise Angelvin (1938 : 3) a décrit ainsi le peuple vezo : « Pas plus que les Masikoro, les Vezo ne sont sédentaires ; rien ne les attache aux lieux qu'ils habitent, ils se transportent

volontiers là où les appellent leurs intérêts, ou bien ils s'en vont à l'aventure, fuyant un danger, un maléfice, se trouvant heureux partout avec leurs pirogues, leurs voiles et leurs pagaies : c'est en réalité la mer qui est leur patrie. » La fuite en avant, la mobilité, en bref le « semi-nomadisme » (Kœchlin, 1975) sont devenues, pour les Vezo, des stratégies particulières visant à échapper aux éventuels dangers qui menacent leur vie quotidienne. Désormais, si la peur de l'étranger de l'extérieur dit « *vazaha* » et des voleurs de personnes ont été les raisons d'être principales de la mobilité des populations du littoral, la gestion « exogène » des ressources naturelles ayant eu pour conséquence directe la diminution des prises de poissons est devenue aujourd'hui la vraie cause de leur déplacement de la côte. La terminologie de Vezo se veut une notion très spécifique liée à la peur et la terreur de l'étranger représentant l'inconnu. Ce n'est pas un concept identitaire d'intégration socialo-politique locale. Ce terme désigne un type particulier de comportement qui renvoie à une sorte de panique et de précipitation liées à l'anxiété générée par l'arrivée de tout étranger. Etymologiquement, Vezo est l'impératif du verbe « *mivé* » qui veut dire payer, ramer comme le veut l'expression vezo « *malaky lehiroa laka io !* » qui veut dire « Rame vite cette pirogue ». Vezo désigne aussi une attitude face à un danger. C'est pourquoi les cimetières vezo, se trouvent au bord de la mer comme l'a expliqué un informateur d'Andavadoaka qui disait que le cimetière du village d'Andavadoaka où il résidait avait été « fondé sous la condition expresse qu'il soit au bord de mer près du village » car les Vezo de l'époque n'osaient pas s'aventurer à l'intérieur de la forêt par peur des dangers. Finalement, le nom Vezo donné à la population qui vit sur le bord de la mer signifie « chasseur de la mer ». Cela s'explique par le comportement commun général de tout Vezo qui signifie « ceux qui ont peur », car ils n'ont pas de terre leur appartenant. Ce terme a été adopté à l'arrivée des colonisateurs. Par extension, le mot Vezo a désigné les

« enfants de la mer » ou les « esclaves de la mer » (*andevon-drano*⁶). Utilisé dans le même sens par le Général Gallieni, premier gouverneur de Madagascar, les Vezo représentent pour les ethnistes la dix-huitième ethnie de Madagascar. Cette théorie a consisté à catégoriser la population malgache et la diviser en 18 groupes. Elle s'est cristallisée et a été popularisée sous l'influence des ethnologues et des administrateurs coloniaux. Et pourtant, les sociologues affirment généralement que l'identité n'existe pas indépendamment d'un collectif. Heribert Adam (*op. cit.* : 10) affirme que « l'identité personnelle serait nécessairement liée à l'autre ». De l'altérité naîtrait toute spécificité reconnue comme ayant *une* « même valeur ». Finalement, le concept de Vezo serait le produit de la contraction de deux mots à savoir *very* qui signifie « perdu » et *zo* « droit ». Le fait que les groupes de population de la côte n'aient aucun droit sur la terre laisse entendre que les Vezo auraient perdu leur droit sur la terre selon la traduction littérale de « *very+zo* ». Il se dit qu'il n'y a plus d'espace disponible le long de la côte sud-ouest de Morombe à Androka. Cet aspect des choses est source de conflits dans les villages. La mise en place d'aires marines protégées le long de la côte où se sont installées des « réserves tournantes » a créé une situation d'urgence résumée par le fait que les Vezo seraient des « orphelins de la terre » tout à la fois historiquement et conjoncturellement. L'actualité récente montre que, coincés sur les terres de leur propre village, les Vezo auraient été amenés à vendre les terres des plages environnantes aux étrangers du dedans dit « *vahiny* » quand celles-ci ne leur ont pas plus simplement été volées par des étrangers du dehors comme dans la région de Morombe en 2016-2017.

⁶ Si les « esclaves de zébus », *andevonaombe* (les groupes des agro-éleveurs) consacrent beaucoup de temps à entretenir leurs troupeaux de zébus, les Vezo quant à eux consacrent beaucoup de temps à travailler en mer. Ils l'admirent à longueur de la journée. Le soir comme à l'aube, les Vezo discutent sur le bord de la mer.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES⁷

ANGELVIN A., 1938. *Monographie d'une sous-Tribu Sakalava. Les Vezo ou les « enfants de la mer »*. Préface G. Grandidier. Paris, Librairie vincentienne.

ADAM H., 1995. *Les politiques de l'identité. Nationalisme, patriotisme et multiculturalisme. Anthropologie et Sociétés*, 19(3) : 87-109.

ASTUTI R., 1995. *People of the Sea. Identity and descent among the Vezo of Madagascar*. Cambridge, Cambridge Studies in social and cultural anthropology.

ANDRE-BIGOT H., ANDRIAMANDIMBY G., TSIADIVINA N. & VERIZA F., 2006. *Étude anthropologique des généalogies de résidence d'Andavadoaka, Ampasilava, Lamboara et Nosy Hao (Avril-Mai 2006)*. Rapport à l'attention de Wildlife Conservation Society.

CORMIER-SALEM M.-Ch., 1995. *Paysans-pêcheurs du terroir et marins-pêcheurs du parcours. Les géographes et l'espace aquatique, L'Espace Géographique*, 1 : 46-59.

CHAZAN-GILLIG S., 1991. *La société Sakalava. Le Menabe dans la construction nationale malgache 1947-1972*. Paris, Karthala.

CHAZAN-GILLIG S., 2003. « Royauté et pouvoirs dans la société rurale de l'ancien royaume Sakalava du Menabe à l'Ouest de Madagascar », in FAUVELLE-AYMAR F.-X. & PERROT Cl.-H. (dir.), *Le retour des rois : Les autorités traditionnelles et l'État en Afrique contemporaine*. Paris, Karthala.

CHAZAN-GILLIG S., HAIDARALY D., 2006. « Le fitampoha dans la région Nord du Menabe, à l'ouest de Madagascar : l'histoire commence avec la méconnaissance des ancêtres », *Journal des anthropologues*, 104-105 : 129-164.

DESCHAMPS H., 1959. *Les migrations passées et présentes à Madagascar*. Paris, Éditions Berger-Levrault.

⁷ Bibliographie citée et auteurs de référence, spécialistes de Madagascar.

- DINA J., 1982. *Étrangers et Malgache dans le Sud-Ouest Sakalava : 1845-1904*. Thèse de doctorat en Histoire, Aix-en-Provence.
- DOZON J.- P., 1985. *La société Beté*. Paris, Karthala.
- DUBOURDIEU L., 1986. *Le culte du miroir dans la basse Betsiboka : son rôle dans la compétition foncière*. Paris, ORSTOM.
- FAUROUX E., KOTO B., 1993. « Les migrations mahafaly dans le processus de ruralisation de la ville de Toliara (Madagascar) », *Cahiers Sciences Humaines*, 29(2-3) : 547-564.
- GRANDIDIER A. *Histoire de la Grande Isle*. Cf. Étienne de Flacourt (1642). Collection des ouvrages anciens (COACM).
- KOECHLIN B., 1975. *Les vezo du Sud-Ouest de Madagascar : contribution à l'étude de l'écosystème de semi-nomades marins*. Paris, Mouton.
- LAVONDÈS H., 1967. *Bekoropoka : quelques aspects de la vie familiale et sociale d'un village malgache*. Paris, Mouton.
- MARIKANDIA L., 1988. *Contribution à la connaissance des Vezo du sud-ouest de Madagascar : histoire et société de l'espace littoral du Fiherena au 18^e et 19^e siècle*. Thèse d'histoire, Université Paris 1.
- MARIKANDIA L., 2001. « Les Vezo de la Côte Fiherena, Sud-Ouest de Madagascar : hier et aujourd'hui » : 157-170.
- SCHLEMMER B., 1983. *Le Menabe, histoire d'une colonisation*. Paris, ORSTOM (coll. Travaux et Documents, 164).
- VERIN P., 1972. *Histoire ancienne du Nord-Ouest de Madagascar. Taloha-5 Revue du Musée d'Art et d'Archéologie*, numéro spécial.
- VERIN P., 1972. *Les échelles anciennes du commerce sur les côtes nord de Madagascar*. Thèse d'État, Université Paris 1.
- VERIZA F., 2018/2019. Thèse en cours concernant essentiellement les contraintes environnementales sur le littoral vezo de Tuléar.
- ZAFIANARA A., 2007. *La moyenne vallée de l'Onilahy, du XIX^e début XX^e siècle*. Projet de recherche pour l'obtention du diplôme de DEA en histoire. Tolaria, Université de Toliara.

Résumé

L'appellation contrôlée de « Vezo » à Madagascar porte en elle l'histoire des grands déplacements de population d'origines multiples. Ces peuples issus des grandes migrations ont trouvé une terre d'accueil sur la côte ouest où ils sont restés. Avec le temps, la terre d'accueil est devenue la terre de leurs ancêtres dite « tanindraza » à l'époque lointaine du grand négoce des ports de la Méditerranée et de l'Atlantique quand les circuits de traite allaient dans les deux sens, du nord au sud, d'est en ouest. Chargés d'esclaves et de marchandises à l'aller comme au retour, nombreux ont été les bateaux qui se sont croisés dans l'océan indien et ont fait relâche dans les ports de Saint-Augustin, Tuléar, Morombe sur la côte sud-ouest malgache. Autour des ports, s'est formé un groupe de population qui est considérée et s'est considérée comme Vezo. Ils ont eu une place particulière dans l'ordre des royautes en raison de leur spécificité de pêcheurs de mer ou pêcheurs des lacs de la côte ouest. Pris simultanément, sous le poids des dominations, royale et coloniale, ils ont été des « oubliés de la terre », à l'époque des royautes durant lesquelles ils ont occupé le « littoral Vezo », une bande de terre étroite allant du sud au nord de la région Menabe. Cette population qui met en cause l'histoire du peuplement de la côte ouest, a été reconstituée en termes ethniques correspondant au développement des royautes de l'ouest. Reconnus comme « autochtones », ils ont occupé de tout temps une position marginale à l'égard de toute forme de pouvoir interne ou externe. Notre propos affirme la nécessité de repenser la question « ethnique » liée au littoral Vezo, tant dans le passé colonial dans le contexte de la mondialisation des marchés correspondant aux comptoirs et aux échelles de commerce de l'Océan indien, qu'actuellement, dans la mesure où ce littoral est particulièrement convoité pour l'exploitation des ressources naturelles.

Mots-clefs : Ethnie, mobilité, littoral vezo, Madagascar, colonisation, royautes, terre des ancêtres, vezoïfication.

Summary

The Vezo of the Southwestern Coastal Region of Madagascar : The Forgotten of the Earth, the Adopted Children of the Sea

The controlled designation of "Vezo" in Madagascar carries with it the history of the large multi-origin population displacements. From the great migrations, these people found a homeland on the western coast, where they stayed. With time, this place of welcome became the land of their ancestors, known as "tanindraza". This settlement took place in the distant period of

major trade through Mediterranean and Atlantic ports, when trade routes went in both directions, from north to south and from east to west. Loaded with slaves and merchandise on the way out as on the return, many boats crossed each other in the Indian Ocean and put into the ports of Saint Augustin, Tuléar and Morombe on the southwest Malagasy coast. A population group formed around these ports, one that is considered, and considered itself, Vezo. They had a particular role in the order of the realm because they were fishermen of the sea and lakes on the western coast. At the same time under the weight of royal and colonial domination, they became the “forgotten of the earth” during the kingship period, when they occupied the “Vezo coast”, a narrow swath of land from the south to the north of the Menabe region. This population, which calls into question the history of settlement on the west coast, was reconstituted according to ethnic terms that correspond to the development of the western kingdoms. Recognized as “indigenous”, they always occupied a marginal position relative to all forms of internal or external power. Our topic affirms the necessity of rethinking the question of “ethnicity” along the Vezo coast. This reappraisal concerns both the colonial past in the context of market globalisation corresponding to the trading posts and scales of commerce in the Indian Ocean, and the present, insofar as this coast is particularly coveted today for the exploitation of its natural resources.

Key-words: Ethnicity, mobility, Vezo coast, Madagascar, colonisation, kingdoms, ancestral.

* * *